

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

De là, pour éviter la garnison de Chambly, où la garnison de Wetherall était déjà revenue, il s'avança vers l'intérieur et longea le pied de la montagne de Boucherville. Là, il passa une nuit dans les bois, sans autre lit que celui qu'il put se faire avec des feuilles sèches, et sans autre nourriture qu'un biscuit et un morceau de fromage. Là aussi le danger commença réellement, parce que tout le plateau jusqu'à la frontière était sillonné par les volontaires et la cavalerie royale qui avaient ordre strict de "pincer" tout individu suspect.

Il était presque décidé à retourner à Montréal où, pensait-il, quelque ami pourrait lui donner refuge, du moins pendant quelque temps, mais toute la rive sud était gardée et tous les bateaux qui abordaient à la ville étaient strictement visités. A force de précautions et avec une difficulté infinie, il atteignit Lacadie et resta plusieurs jours caché dans une grange, où la vieille mère d'un patriote distingué le soigna d'une vilaine blessure qu'il avait au pied. Elle l'avertit de ne pas approcher de Saint-Jean, qui était plein de bureaucrates et de volontaires, mais de ce diriger vers Lacolle ; elle lui donna un mot d'ordre et les noms de plusieurs partisans qui l'aideraient certainement à se rendre jusqu'à la frontière.

Edgard errait déjà depuis douze jours, et malgré les bons traitements qu'il avait reçus, contrairement à tant d'autres fugitifs, il était presque épuisé physiquement et moralement. Son cœur souffrait de plus en plus. Il ne pouvait supporter l'idée de la défaite, dans une cause où il avait mis tout son avenir, et plus il s'éloignait de Rosalba plus il devenait abattu. Parfois son abattement était si profond qu'il songeait à se rendre au premier poste pour se livrer lui-même aux ennemis.

Jusqu'alors, il avait évité toutes les poursuites et n'avait pas même vu un seul habit rouge sur la route, mais il avait le pressentiment qu'il tomberait sur un poste au moment où il songerait le moins. Quel serait le résultat de cette rencontre ? Il ne pouvait y songer sans frémir, parce qu'il n'avait pas d'armes et était trop épuisé pour faire aucune résistance.

Torturé par ces pressentiments, il se remit en route, se cachant le jour et marchant la nuit. On était alors au milieu de décembre, l'hiver était arrivé. La neige était épaisse dans les bois et formait d'énormes amas le long des routes. Par un tel temps, la marche est doublement fatigante. Le soir du troisième jour, en quittant sa cachette pour reprendre sa marche, il avait repris un peu courage en songeant qu'il n'avait plus que douze milles pour se rendre à la frontière. Si la Providence le favorisait dans ce dernier effort, il serait le lendemain matin sur la terre de la liberté.

Pendant la première heure, pas d'incidents ; il croyait avoir laissé Lacolle assez loin derrière lui. Mais quelle fut sa surprise, en sortant d'un petit bois, de se trouver à quelques pas d'un bivouac. Un bon feu brillait devant une hutte de *billots* en avant de laquelle était assis un factionnaire, son fusil négligemment étendu sur ses genoux.

—Il dort, pensa Edgard, je suis sauvé.

Et reprenant sa respiration, il passa rapidement, mais sans bruit, et atteignit la route sombre.

—Qui va là ? cria soudainement une voix claire et sonore.

Edgard bondit comme s'il avait reçu un coup de feu. Il était trop interdit pour répondre.

—Qui va là ? répéta fortement la même voix.

—Ami ! répondit-il d'une voix tremblante.

—Que l'ami avance et donne le mot d'ordre.

Edgard resta comme pétrifié.

Au lieu de faire feu, comme c'était son droit, bien que les ordres donnés au volontaires à cet égard ne fussent pas très stricts, le factionnaire s'avança vers l'étranger et lui dit, d'une voix calme mais ferme :

—Vous êtes mon prisonnier. Volte-face, marche !

Et tous deux marchèrent rapidement vers l'endroit où se trouvait le feu.

Le factionnaire examina la figure du prisonnier d'un air scrutateur. D'abord, il ne trahit aucune émotion, mais bientôt il demeura comme frappé d'étonnement.

—C'est impossible ! murmura-t-il.

Il regarda encore, et un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres.

—Oui ! c'est lui !

Edgard demeura interdit. Que pouvait signifier cette pantomime ? Était-ce une moquerie ou le connaissait-il réellement ?

Mais son étonnement ne fut pas long, car le factionnaire, lui faisant signe de ne pas éveiller son compagnon, frappa doucement Edgard sur l'épaule et l'emmena à quelques pas de là.

—N'êtes-vous pas Edgard Martin ? dit le volontaire en assez mauvais français.

Le jeune homme n'en revenait pas d'être ainsi reconnu.

—Hélas ! pensa-t-il, tout est fini !

—Je crois que je ne me trompe pas. Nous nous sommes souvent rencontrés à Montréal, il y a deux ans, lorsque vous y étudiez le droit, et je vous ai vu ensuite à Belœil. Ne craignez pas de parler, Edgard Martin, car je suis votre ami.

Ne sachant pas trop si c'était un piège, mais prêt à tout risquer, le fugitif répondit d'une voix ferme :

—Vous avez raison ; c'est mon nom.



—N'êtes-vous pas Edgar Martin ? dit le volontaire. —Page 636, col. 2

—Ne craignez rien alors. Vous n'êtes plus qu'à sept milles de la frontière. La grande route, à votre gauche, est bien battue. Nous sommes les dernières sentinelles de cette section. Vous avez plusieurs heures devant vous. Partez, au nom du ciel !

Edgard demeura dans l'attitude d'un homme qui vient de perdre la raison.

—Avez-vous de l'argent ?

—Non.

—Des armes ?

—Non.

Le factionnaire déposa son fusil contre un arbre et, ouvrant sa tunique, il détacha une ceinture de peau de chamois bien bourrée de pièces de monnaie et la donna à Edgard.

—Attachez-là autour de la taille, dit-il, cela vous aidera pendant quelques jours, jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'emploi.

Puis, prenant un gros pistolet de selle à sa ceinture, il le donna aussi à Martin en lui enjoignant de le cacher dans sa poche.

—Maintenant, que Dieu vous accompagne, Edgard Martin. Puissiez-vous revenir sain et sauf au pays et y vivre heureux. Allez ; seulement rappelez-vous qu'un volontaire anglais vous a sauvé la vie. Pourquoi ce volontaire a agi de la sorte, vous le saurez plus tard.

Trois heures après, Edgard était à l'abri de toutes poursuites, à Rousse's Point. Ce ne fut qu'une fois rendu dans un hôtel, sur la montée, reposant ses membres fatigués devant un bon feu, et se rappelant, un à un, toutes les étranges scènes dans lesquelles il venait d'être acteur, qu'il se rappela qu'il avait oublié de remercier son bienfaiteur et de lui demander son nom.—A suivre.